

# Le médecin de Cucugnan

Autor(en): **R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 10

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224471>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

heure importante allait sonner et qu'un grand mystère allait s'accomplir.

Lorsque tout fut bien tranquille, quand ces hommes intègres furent jugés suffisamment recueillis pour « être spiritualisés », le syndic d'une voix tonnante, que faisait vibrer l'émotion, s'écria :

— Ora, caïsi-vo ! (Maintenant, taisez-vous !) Puis, il secoua par trois fois le sac magique. Il le détacha, l'ouvrit, et le cœur tremblant, lâcha l'esprit.

Il se fit d'abord un grand silence ; puis on entendit un bruit étrange, comme une plainte lointaine ; c'était un bourdonnement qui se rapprochait sans cesse et dont les notes devenaient toujours plus perçantes, accompagnées de sensations très particulières, suivies d'impressions brûlantes sur la peau.

— Quel esprit ! quel esprit ! disaient les uns.

— Aïe ! c'est du piquant, disaient les autres.

— Qu'il est fort, c'est du vif ! dit le boursier en administrant une claque sur la joue.

— Aïe ! aïe ! hurla le syndic, l'esprit pénètre, il pénètre.

Lorsque l'esprit eut suffisamment pénétré, quand les pauvres guêpes furieuses se furent consciencieusement vengées, en défigurant la face de chacun de ces excellents magistrats, lorsque ceux-ci eurent été assez aiguillonnés, en vue du bien présent et à venir de la commune, le syndic jugea le moment venu de faire rouvrir les volets.

Oh, réveil plein d'horreur ! aspect épouvantable ! Les visages de messieurs les municipaux n'avaient plus de forme. Les lèvres du syndic étaient devenues monstrueuses. Les joues du vice-président s'étaient bouffies. Le nez du boursier s'était épaissi dans des proportions telles que tout coup d'œil intelligent dans sa caisse eût été impossible. Les paupières du secrétaire s'étaient gonflées au point de compromettre totalement la beauté de son écriture. Les mains de tous étaient devenues énormes. Ce fut navrant et douloureux... Mais l'esprit avait agi ; la vaccination spirituelle du corps municipal était faite.

Aussi lorsqu'on eut constaté les premiers résultats, le syndic et ses collègues estimèrent-ils sage de détalier rapidement, en rêvant aux réformes futures et à toutes les exigences de leurs administrés.

Dès lors l'administration communale pareillement piquée au vif, marcha-t-elle mieux ? La légende ne le dit pas. En revanche, ce qu'elle assure, c'est que l'huissier, qui avait reçu deux piqûres de plus que les autres et qui montra, ce jour là, le plus d'esprit, fut nommé syndic pour la plus grande joie de tous les administrés de la commune de Z.

Si le conte malicieux qui précède, renferme une mordante ironie à l'adresse de certaines administrations et de celle de Z. en particulier, voici par quel récit satirique les habitants de cette commune répondent lorsqu'ils veulent rire de leurs voisins de X. *Alfred Cérésolo.*

### LE MÉDECIN DE CUCUGNAN



Le médecin était un grand savant, car il avait beaucoup appris ; et cependant, à Cucugnan, où il s'était établi depuis deux ans, on n'avait pas confiance en lui. Que voulez-vous ? en le rencontrant toujours un livre à la main, les Cucugnanaïses se disaient : — Il ne sait rien de rien, notre médecin ; il lit, il lit sans cesse. S'il étudie, c'est pour apprendre ; s'il a besoin d'apprendre, c'est qu'il ne sait pas ; s'il ne sait pas, c'est un ignorant.

Ils ne pouvaient pas sortir de là, et... ils n'avaient pas confiance en lui.

Un médecin sans maladies est une lampe sans huile. Il faut pourtant gagner sa misérable vie, et notre pauvre diable ne gagnait pas l'eau qu'il buvait.

Il était temps, certes, que cela finît.

Un jour, pour en finir, il fait dire dans tout Cucugnan que son savoir était si grand, si puissant, si souverain, qu'il se faisait fort, non seulement de guérir un malade, — ce qui est un jeu

d'enfant, — mais de ressusciter un mort, ce qui peut s'appeler un vrai miracle de Dieu ! — Oui, oui, un mort, disait-il, et un mort enterré !... Et je le ressusciterai quand on voudra, en plein jour, en plein cimetière, *coram populo*.

Ah ! ceux qui le crurent ne furent pas nombreux ! Les incrédules se disaient néanmoins :

— Que risquons-nous à le mettre à l'épreuve ? il faut le voir à l'œuvre : à l'œuvre on connaît l'ouvrier. Il peut réussir : c'est un homme qui a tant, tant lu ! et il se fait tant de belles découvertes à l'heure d'aujourd'hui ! Et puis, s'il opère le miracle, nous battons des mains ; s'il le manque, nous lui ferons la huée. Qu'il en ressuscite un, et nous verrons par là s'il a tété un bon lait.

Baste ! il fut convenu que, le dimanche d'après, à midi sonnait, Monsieur le médecin, en plein cimetière de Cucugnan, ressusciterait un mort, deux, s'il le fallait ; il eut même des comères qui dirent neuf ou dix !

Donc, bien avant l'heure dite, ce dimanche, le cimetière de Cucugnan fut plein comme l'église à la messe, le saint jour de Pâques. Le second coup de midi n'avait pas sonné que Monsieur le Médecin, fidèle à sa promesse, arriva, tout de noir habillé. Il eut assez de peine et dut jouer des coudes pour se frayer un passage jusqu'à la croix et se hisser sur le piédestal.

Là, il salua, cracha, se moucha, et : — Mes amis, dit-il, je vous ai promis de ressusciter un mort. Je tiendrai parole. J'en lève la main. Voyons, du silence ! Il ne m'est pas plus difficile, je vous l'assure, de rappeler à la vie Jacques ou Jean, que Nanon ou Babet, que Claude ou Simon ? Comment l'appeliez-vous ? Simon Cabanier... qui est mort d'une mauvaise pleurésie, voilà bientôt un an ?

— Pardon, Monsieur le médecin, lui dit Catherine, veuve du pauvre Simon. C'était assurément un brave homme ! il me rendit heureuse, et je le pleurerai tant que Dieu me conservera les yeux de la tête ! Mais ne le ressuscitez pas ; car, voyez-vous, vienne la fin du mois, je quitterai le deuil, mes parents voulant que je me remarie avec le grand Pascal. D'aujourd'hui en huit, on publie les bans, premier et dernier. J'ai déjà reçu les cadeaux.

— Ah ! que vous faites bien de me le dire, Catherine !... Eh bien ! alors, si je ressuscitais Nanon Carotte, qu'on enterra le beau jour de la Chandelure !

— Gardez-vous en bien, Monsieur le médecin, cria Jacques Lamêlle. Nanon était ma femme. Nous sommes restés dix ans ensemble : dix ans de purgatoire, tout Cucugnan le sait. Que Nanon reste où elle est, pour son repos et pour le mien. Un vrai poivre, Monsieur ! têtue comme un âne, et fainéante, et querelleuse, et souillon, et déguenillée ! Avec ça, les mains percées, et une langue de vipère, Monsieur, qui aurait fait battre la sainte Vierge et saint Joseph ! Et... Je ne dis pas tout !

— Mais, cependant, mes amis...

— Pardon, si je vous coupe, Monsieur le médecin ! Femme morte, chapeau neuf. Comme Nanon m'a laissé trois mioches, qui, assurément, ne ressemblent pas à leur père, et, comme vous le comprenez, je les avais sur les bras, je me suis remarié. Il est donc fort inutile...

— Ça va bien. Je comprends. Il est clair que ce serait vraiment pour toi un atroce martyre, si tu avais deux femmes dans ta maison ! Il y en a assez d'une, et de reste ! Eh bien ! alors je ressusciterai... car, enfin, bonnes gens, il faut bien que j'en ressuscite un... Tenez, le brave Maître Pierre.

— Maître Pierre du Mas-Vieux ? dit Félix Bonne-Poigne.

— Lui-même.

— Ah ! mon pauvre père !... Que Dieu lui donne le repos, Monsieur le médecin !... un saint homme, certes ! Ne le ressuscitez pas, que s'il revenait à la vie, il trouverait assez d'embrouillements dans nos affaires et il en aurait le cœur navré, lui qui, le pauvre ! aimait tant à nous voir d'accord. Nous nous sommes partagé, après forces disputes, force coups, un gros procès, et

non sans nous être arraché les cheveux, quelques l'pins de terre à peine. Nous sommes six, quatre garçons et deux filles. Nous avons tous beaucoup d'enfants ; chacun tire à soi et tourne l'eau à son moulin. Allez ! il n'y a personne qui soit cosu dans la famille.

— Il ne sera pas possible ?...

— Pardon ! Si vous le ressuscitez, — il nous faudrait faire, entre tous, une pension au pauvre vieux. Rien de plus juste. Mais les années sont si mauvaises, Monsieur le médecin ! Vous le savez, les vers à soie ne font que des chiques, — quand ils font quelque chose, — les vignes ont la maladie, les blés ne rendent rien, les olives ont le ver, il ne pleut pas, les garances sont en donation.

— Eh bien ! soit. Nous laisserons dormir Maître Pierre. — Mais comme je ne suis pas venu ici pour enfler des perles, et vous tous pour me regarder faire, je réveillerai... Qui voulez-vous donc que je réveille ?

— Gothon ! réveillez-moi ma Gothon ! s'écria à ce moment une brave femme, en pleurant comme une Madeleine.

— Non, non, Monsieur le docteur ! ne la réveille pas ! dit une jeune fille. Oh ! non... Belle vierge, que tu as bien fait de mourir ! Avant de mourir, elle me dit tout. Et puis, nous lui mêmes sa belle robe blanche et des fleurs sur la tête !... On aurait dit une mariée. En terre sainte laissez-la ; celui qu'elle aimait vient de s'enlever avec une autre !

— Pauvre... pauvre Gothon !... Tenez tout cela commence à m'ennuyer. Je vais, pour en finir, réveiller le Gringalet qui avala sa langue en mangeant de la morue, il y a un mois environ.

— Je ne veux pas, moi ! Je ne veux pas, cria Louiset Coquelicot, les deux bras en l'air. Il m'avait vendu sa vigne et son mas à fonds perdu. J'ai payé pendant dix ans, et plus que la valeur, en beaux écus blancs et sans jamais retenir un sou. Il me faudrait, de nouveau, lui porter sa pension ! Ça ne serait pas juste, Monsieur le médecin !

— Vous m'en direz tant !... Eh bien ! soit. Voyons : j'en sais un qui mourut ne laissant ni femme ni enfant, ni frère ni sœur, mais le souvenir, l'exemple de toutes les vertus, et ses quatre sous à votre hôpital : votre bon curé, qui vous aimait tant, que vous avez tant pleuré, et qui, par amour pour vous, fit, il vous en souvient, un si rude voyage dans l'autre monde, cherchant, pauvre pèlerin ! dans tous les coins et recoins ses Cucugnanaïses, et les retrouvant tous sans en excepter un (ah ! quel malheur !) dans l'enfer grand ouvert ! Si nous le ressuscitions ?

— Ah ! non ! non ! crièrent, l'une d'ici, l'autre de là, quelques dévotes du gros grain. Non ! non ! Monsieur le médecin !...

— D'autant plus, ajouta Misé Rousseline, Mère de la congrégation, d'autant plus qu'il était vieux, le pauvre homme ! et sourd comme un pot : bien tant que, lorsque je me confessais, si je lui parlais figue, il me répondait raisin. Laissez-le dans la gloire de Dieu, car, au demeurant, nous avons, à cette heure, un curé qui est jeune et qui a bon air ; il est brave comme un sou, chante comme les orgues, prêche comme un séraphin et mène sa barque à souhait.

— Que vous dirai-je ? Puisqu'il en est ainsi, tournons d'un aute côté. Je vois là, tout près, une petite croix de bois : on dirait que l'herbe fleurie et les petits escargots blancs ont voulu en cacher la triste couleur noire, tant les escargots s'y sont collés nombreux, tant l'herbe a grandi drue et fleurie tout à l'entour ! C'est la tombe d'un enfant à la mamelle : Il avait dix mois lorsqu'il mourut, l'inscription le dit. Ce serait péché, bien sûr, de le ressusciter : il est si heureux d'être mort, d'être sorti d'un monde où l'on entend... ce que vous me dites, mes pauvres amis ! Si cependant, vous voulez que je le revienne, je le reviendrai tout de même.

— Monsieur le docteur, dit alors une pauvre vieille en pleurant, ce petit mort est à nous, hé-

las ! et je suis sa mère-grand. Ma fille ne l'avait pas encore sevré ; il mettait ses dents de lait, lorsqu'il *pecaire*, il mouut. Ah ! si vous aviez vu comme il était beau, notre petiot ! Dieu nous l'a pris : en bien ! sa volonté soit faite ! Nous en avons un autre qui tette. Dieu fait bien ce qu'il fait : ce qu'il prend d'une main, il le rend de l'autre. Nous ne pourrions pas en allaiter deux, et nous sommes trop pauvre pour en mettre un en nourrice...

Alors le médecin :

— Assez pour aujourd'hui, et même trop ! dit-il. Puisque vous ne voulez pas que je fasse aujourd'hui le miracle, j'essaierai de le faire un autre jour, non en ressuscitant un trépassé, — car, vous le voyez, vous me rendez la chose impossible, — mais en venant en aide aux vivants tombés en danger de mort. Adieu.

Et il s'esquiva.

Qui ne vous a dit que, depuis ce dimanche mémorable, notre médecin fit miracle dans Cucugnau. Il ne ressuscita pas les morts, mais il sauva la vie à plus d'un malade. Les Cucugnais eurent pleine confiance en lui : — Car enfin, disent-ils, s'il ne tint pas sa promesse au cimetière, ce n'est pas lui, soyons justes, qu'il faut en faire remonter la cause.

Et tout est bien qui finit bien. R.

**Cadeaux.** — Au jour de l'an, lorsque la tradition veut que les époux se fassent, sous forme de surprise, mutuellement des cadeaux, Aron Blumenthal, le fameux avare, rentre les mains vides. Sa femme, Sarah, n'est pas contente et lui dit d'un ton de reproche :

— Tu vois, Aron, tu manques d'attentions à mon égard. Tu n'as même pas pensé à me faire un cadeau.

Mais notre Aron, indigné, de répondre :

— Cette année, en effet, je ne te donne rien du tout : mais rappelle-toi mes cadeaux coûteux de l'année dernière.

— Tu as tout de même du culot ! L'année dernière, pour tout cadeau tu m'as donné cent sous de bonbons.

— Oui, mais tu oublies que les bonbons t'ont dérangé l'estomac, et que j'ai dû appeler trois fois le médecin, ce qui m'a coûté cent francs.



**A côté du bonheur.**

12

M. Destral, donc, chercha un Vaudois et en trouva un qui s'appelait César, avait fière mine, la moustache en croc, la langue bien pendue et peu de linge dans sa valise. Comme il était gai et bon travailleur, M. Destral se félicitait tous les jours de sa trouvaille. Par malheur, il arriva qu'un lundi matin, ce précieux César fut recueilli par la police pour avoir, le jour précédent, au café, endommagé la tête d'un camarade de bouteille. C'était au moment de la récolte des pommes de terre, et huit jours avant la vendange. Dépité, M. Destral engagea le premier venu. C'était un joueur qui passait à l'auberge toutes ses soirées, et ne se laissait détourner de cette vieille habitude par aucune circonstance.

— Je le garde quand même, déclara M. Destral, il est bon garçon, il travaille, on en pourrait avoir un plus mauvais.

— Il est bien sale, dit Juliette, l'autre jour, il venait à table avec des mains toutes terreuses, je lui ai demandé s'il ne voulait pas les laver, sais-tu ce qu'il m'a répondu?... « Oh ! tant que je peux encore les fermer !... »

— Que veux-tu ? un domestique de campagne n'est pas un ministre, si tu viens à nonante ans, tu en verras bien d'autres.

L'hiver était revenu. Tout d'abord, il fut la douceur même, et se donna des airs de printemps, puis, un jour de décembre, la bise arriva, sifflante et hurlante, et ce fut de nouveau le froid rude, et les journées courtes et sombres. Le père Destral avait une vache malade. Elle ne ru-

minait ni ne mangeait, et il fallait toutes les deux heures lui administrer un bouillon de graines de lin. Le vacher, quelquefois, revenait à la fin de la soirée, mais, la plupart du temps, Juliette était obligée d'aider son père, et de tenir les cornes de la bête récalcitrante, tandis que M. Destral engoselait le breuvage tiède. Un soir, la jeune fille resta seule dans l'étable. M. Destral lui avait dit : « Je suis mal ficelé, j'aimerais aller au lit, reste un moment pour voir si cette bête ne se met pas à ruminer. »

Elle s'était assise, les jupes troussées, sur la chaise à traire dans l'allée de l'étable. Elle regardait, devant elle, les quatre vaches étendues, paisibles, sur leur lit de paille fraîche, chacune tournant le dos à l'autre. M. Destral, tout à l'heure, lui avait dit : « Dans le temps, quand un vacher trouvait toutes les vaches tournées ainsi, du même côté, son patron lui devait un franc... » La bête malade seule ne ruminait pas. Elle avait la tête basse et le museau sec. Juliette s'approcha, lui tâta les oreilles, les cornes. Pauvre bête, dit-elle à demi-voix, comme tu es patiente, et dire que Marc te bat pour te faire lever, quel vilain monsieur... Pourquoi ne lui donnes-tu pas un coup de corne?... Tiens, le voilà. La porte de l'étable s'ouvrait, et un homme entrait qui n'était pas Marc. Juliette regarda, cherchant à percer la demi-obscurité pour voir qui venait.

— M. Givray, dit-elle en rougissant.

Elle n'était étonnée qu'à demi. Depuis la nocce d'Hector, depuis surtout que les nouvelles fiançailles de son cousin Maurice étaient officielles, il était venu souvent. A chaque instant, sous toutes sortes de prétextes, un conseil à demander, une pièce de bétail à voir, il arrivait, restait longtemps, et regardait beaucoup Juliette. La jeune fille sentait autour d'elle l'amour de ce beau garçon silencieux dont M. Destral disait souvent du bien, et que semblait estimer Mme Destral.

— C'est moi, dit-il, prenant la main qu'elle lui tendait, votre mère m'a dit que vous étiez là... ce n'est pas tant la place d'une demoiselle.

— Pourquoi pas?... je ne suis pas une demoiselle, je suis une paysanne, j'ai déjà dû tenir bien des fois les cornes de la vache pendant que mon père lui donnait le breuvage. Regardez, dit-elle, montrant sa main, l'autre soir, la bouteille s'est cassée, j'ai été coupée là...

Dans la demi-obscurité de l'étable, ils se regardaient en souriant. Tout à coup, il prit la main qu'elle lui montrait, et la couvrit de baisers.

— Mais, M. Givray ! fit-elle reculant d'un pas.

— Oui, pardonnez-moi, ça a été plus fort que moi, je vous aime tant.

Il y eut un silence, puis il reprit, regardant autour de lui :

— Je devrais avoir honte de vous faire une déclaration ici.

— Pourquoi ? dit Juliette, les vaches ne veulent rien raconter.

Ils se mirent à rire, d'un rire ému et emparassé. Il lui reprit la main.

— Alors, chère Juliette, dites-moi oui.

— Mais, essaya-t-elle de plaisanter, vous ne m'avez rien demandé.

— Je vous demande si vous voulez être ma femme.

— Oui, dit-elle...

Deux heures plus tard, lorsque Lucien entra chez lui, sa mère lui dit :

— Je pense que tu viens encore de chez les Destral ?

— Oui, ils ont une vache malade, je suis resté jusqu'à dix heures pour aider le père Destral à lui donner un breuvage... sans ça, c'est Juliette qui le fait.

— Ah ! dit Mme Givray d'un ton approbateur.

— Oh ! c'est une rude crâne fille, elle n'a peur de rien.

— Je pense que ses parents l'avantageront, puisque le frère les a laissés.

— C'est probable.

— Ils ont un joli bien.

— C'est sûr, le père Destral fait bien ses affaires.

— Tu en tiens pour cette fille, quoi ?

— Oh ! c'est une rude gentille fille, une toute travailleuse et économe.

— Eh bien, si tu veux te marier, il faut te dépêcher, je vous laisserai la place, j'ai besoin de me reposer.

XIII

Au lendemain de ce jour, qui était un samedi, le troisième de décembre, Juliette s'éveilla avec le sentiment qu'une chose agréable lui était arrivée. Elle n'eut pas besoin de chercher dans sa mémoire pour y retrouver la scène de l'étable, la déclaration de Lucien, l'attitude soumise et déferente qu'il avait devant elle, et l'amour qu'on lisait dans ses yeux. Elle aussi l'aimait. Quand il était là, elle n'avait plus ce sentiment d'abandon et de solitude qui l'avait tant fait souffrir depuis la rupture avec Maurice. Elle sentait revenir sa gaieté, sa confiance en elle-même, et son dédain des hésitations et des indécisions. Oui, elle l'aimait. Elle avait pour lui les mêmes sentiments qu'elle avait eus pour Maurice : la joie de sa présence, l'admiration pour ses actes et ses moindres propos, la sollicitude aussi... Et Maurice?... Elle évoqua le visage de son ancien fiancé, sa voix... Cette évocation ne la faisait plus souffrir, elle n'aimait plus Maurice, elle n'était plus jalouse de sa fiancée... Elle en fut, en même temps réjouie et humiliée... Ainsi, il y a un an qu'elle s'était fiancée à Maurice, qu'elle croyait aimer pour la vie, elle avait cru en le quittant ne se consoler jamais, et déjà tout son cœur était à un autre... Tant pis, on aime qui vous aime, et Maurice ne l'avait pas aimée.

(A suivre). Louise Musy.

**La Patrie Suisse.** — Avec une faveur très marquée, la presse et le public ont accueilli l'annonce du prix du roman, fondé par M. G. Meyer, éditeur de la « Patrie Suisse ».

Tout fait prévoir que cette initiative généreuse aura le succès et le résultat qu'elle mérite. Les demandes de renseignements sont nombreuses, le nombre des œuvres présentées paraît devoir être élevé. La composition du jury est aujourd'hui connue.

MM. Jacques Chenevière, membre du Conseil de direction de la Fondation Schiller, Henri de Ziegler, vice-président des Ecrivains suisses, Marcel Godet, directeur de la Bibliothèque nationale, Stelling-Michaud, éditeur des Cahiers romands, ont bien voulu accepter d'en faire partie.

Comme on le voit, la « Patrie Suisse » s'est adressée à des juges d'une autorité indiscutable. Le prix du roman sera décerné par les meilleurs de nos écrivains et critiques et la distinction accordée prendra ainsi toute sa valeur et toute sa signification.

**Bourg-Ciné-Sonore.** — Le Chemin du Paradis sera cette semaine le chemin du Bourg, qui à la demande générale reprend pour la dernière fois ce chef-d'œuvre de charme et de fantaisie. Parlée et chantée en français, cette étincelante opérette de l'écran a connu un succès jusqu'alors inégalé. La délicieuse musique de Werner Heymann, la mise en scène habile de Wilhelm Thiele, les spirituelles couplets de Jean Beyer, l'interprétation endiablée de Lilian Harvey, Henri Garat, Olga Tchécova, René Lefebvre et Gaston Jaquet, tout concourt à faire du « Chemin du Paradis » le spectacle gai, alerte, plein de vie et d'entrain qui lui a valu sa réputation de chef-d'œuvre cinématographique. — Dimanche, matinée à 14 h. et 16 h. 15.

**DODILLE**  
LE CHEMISIER DE LAUSANNE  
DES PRIX ABORDABLES  
HALDIMAND, 11 DANS UN CADRE CHIC

**HERNIEUX**  
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :  
**Margot & Jeannet**  
BANDAGISTES  
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne